

Kinshasa, ville africaine

Être africain et citadin d'une grande cité, ce n'est pas si facile. Surtout quand cette cité s'appelle Kinshasa, qu'il n'y a guère plus d'un siècle que le poste de Léopoldville, première manifestation de la prise de possession politique et administrative européenne, s'y est implanté; qu'elle a passé en ce peu de temps d'une population de quelques dizaines de milliers d'agriculteurs, pêcheurs, artisans et commerçants, à une multitude de néo-citadins avoisinant les 3 millions de personnes, vivant agglutinés et misérables au bord du fleuve le plus puissant du continent !...

L'histoire de la ville et de ses habitants, dans leurs travaux et leurs jours, reste à écrire, L. de Saint Moulin nous en précise quelques tendances dans ce dossier. Des ouvrages récents (cf. les notes de lecture en fin de ce dossier) en parlent bien un peu, mais s'attardent davantage sur l'urbanisation des quarante dernières années et ses principaux effets sociologiques et urbanistiques. On y pressent que Kinshasa pourrait être une ville à l'économie florissante, où il fait bon vivre.

Mais, en vérité, qu'est-il advenu, après 1960, de la magnifique cité dont s'ennorgueillissait la colonie belge ? Parce que les colonisateurs se croyaient investis d'une mission civilisatrice à mener progressivement, sans que cela nuise aux intérêts de leurs affaires, la ville, en 1960, s'est trouvée sans administration. L'immense complexe infrastructurel, l'hyperéquipement économique et social qu'elle était, fut laissé en ingérence, quasi à l'abandon. Seuls les intérêts très privés du capital international et les structures religieuses mises en place par les différentes églises chrétiennes — singulièrement l'église catholique et ses missions — résistèrent au désordre qui présida à l'invasion du site, jusque sur les collines éminemment érodables et dans les bas-fonds inondables.

Certes les Kinois purent s'estimer chez eux désormais, dans cette ville, ce « centre extra-coutumier », où, jusqu'à l'indépendance, ils étaient surtout admis et reconnus comme population laborieuse, à la disposition d'une économie urbaine extravertie, fonctionnant par et pour la Belgique...

Et, en 1960, ils agirent avec la liberté que confère l'absence de contrôle. Ceci aboutit à une parcellisation de l'espace, à un dynamisme perverti en des opérations individuelles, innombrables et peu productives d'autre chose que d'un habitat de médiocre qualité, quoique très bien adapté aux besoins évidents des nouvelles populations, sans que l'économie de production, qui était la marque de la Léopoldville coloniale, se maintienne. La population kinoise, depuis 1960, s'est installée dans une étonnante précarité, conquérante, porteuse de nouvelles manières de vivre, et en même temps redoutablement fragile.

Désormais Kinshasa, ville très active, vit son rythme d'Afrique sans tams-tams, où les heures sont scandées par des sons vociférants, installées à même la rue. L'animation commence à l'aube, ne s'apaise que tard dans la nuit. Des foules marchent sans cesse d'un point de la ville à l'autre (30 km sur 20) : femmes en longues cohortes, nourrissent dans le dos et cuvette fourre-tout en équilibre sur la tête ; enfants en troupes, allant à l'école ou en revenant ; files d'hommes dignes, partis en des traversées pédestres des collines au fleuve ou d'ouest en est, jusqu'à leur lieu de travail, ou bien inversant leur parcours en fin de jour, retournant en leurs lointaines exten-

Kinshasa, african town

It is not easy to be African and to live in a large city. Above all when this city is Kinshasa founded hardly more than a century ago, as an outpost, Léopoldville, one of the first example of European political and administrative rule ; where the population has sprung from ten thousand peasants, fishermen, craftsmen and merchants to a multitude of neo-city dwellers, approximately 3 millions people living in crowded and miserable condition along the most powerful river on the continent !

The history of the city and of its inhabitants, their work, their daily life, is still to be written. L. de Saint Moulin indicates a few tendencies in his article. Recent publications (see the book review at the end of this dossier) have touched on these questions, but they tend to concentrate more on the urban growth of the last 40 years and its principale social and urban effects. We are led to believe that Kinshasa could become a city with a flourishing economy, a pleasant place to live.

But, what exactly happened after 1960, to the magnificent city of which the Belgian colony was so proud? Because the colonizers believed that they had a civilizing mission to improve the city, little by little, without harming their business interests, the city found itself without an administration in 1960. The immense complex of infrastructure, the hyper-concentration of social services and commercial venture that it had been, was left untended, more or less abandoned. Only the very private concerns of international capital and the religious systems set up by different Christian churches — in particular the Catholic church and its missions — remained in spite of the chaos which prevailed upon the invasion of the site, from the casily erodable hills to the flood prone valley.

It's a fact that the Kinois felt at home, in this city, the "centre extra-coutumier" (extra-customary centre) where until independence, they were admitted and recognized as workers at the disposal of an extrovert urban economy, maintained by and for Belgium. And, in 1960, they acted with the freedom that lack of control, generates. This resulted in the splitting up of the urban space, in the deviation of the dynamism into numerous individual operations that produced nothing more than mediocre quality housing, which although adapted to the new population's needs, failed to maintain the productive economy which had marked the colonial Léopoldville. The Kinois population, since 1960, has survived with astonishing winning precarity, leading to a new life style, yet dangerously fragile at the same time. At the present time, Kinshasa the teeming city, lives at its African pace minus tom-toms, with the hours marked by vociferous loud speakers set up in the streets. The animation starts at dawn and only calms down late at night. The crowd walks unendlessly from one point of the city to another (30 km. long, 20 km, wide): processions of women carrying babies on their backs and balancing bowls on their heads; gangs of children going to school or coming back home; queues of dignified men crossing the city from the hills to the river, or from West to East, to reach their place of work or doing the reverse at the end of the day returning to their far off "extensions" (suburbs). A race of small people following the hollow of the erosions, crossing the countless bodies of water by makeshift bridges which divide the space and the city, advancing barefoot along sandy yellow river beds or crammed into overflowing

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

26.09.87

N° : 24071

Cote B

sions, cheminant au creux des « érosions », franchissant par des pontons de fortune les innombrables cours d'eau qui compartimentent l'espace et la ville, progressant pieds nus dans le lit des rivières de sable blond, ou bien s'entassant en des bus et taxi-bus toujours bondés, en des fula-fulas zigzagant éperdument dans les sables des avenues nord-sud et parfois s'y plantant. Et le Centre des Affaires maintient ses apparences d'activité, et les grands boulevards et avenues bitumés, éclairés à giorno la nuit, supportent un trafic automobile considérable. Mais cette capacité de déplacement rapide est l'apanage des privilégiés. On se déplace surtout à pied à Kinshasa, on « tamboule », ou « piétonne » aux carrefours en attendant son tour pour traverser, on mesure de son pas les fils innombrés des réseaux que tissent sur la ville cent mille histoires fondées sur la famille, le travail ou la tradition maintenue. On vit dehors, sur sa parcelle, dans la rue, dans son quartier. Lentement on s'approprie l'usage de son espace citadin. C'est ainsi que de villageois du fleuve, des savanes ou de la forêt, on devient un urbain, mutant absorbé par les problèmes de survie au quotidien et porteur d'espairs fous pour la génération montante : plus de la moitié de la population n'a pas 20 ans...

Et le pouvoir urbain, le pouvoir gestionnaire, que fait-il ? En voit-on les effets ? Certes les activités du B.E.A.U. (Bureau d'Études d'Aménagement et d'Urbanisme) ne sont pas négligeables, la suite de ce dossier en expose certaines, mais il semble bien que la gestion de la ville ne soit pas le principal souci des pouvoirs établis. C'est pourquoi depuis 1960, avec des moments de relative abondance et beaucoup plus de périodes de misère supportée dans la dignité, le Kinois s'évertue à subsister, à s'accommoder de sa nouvelle situation citadine non-protégée d'une ville confondante. Un passage initiatique dont on ne sait quand il s'achèvera — une génération... ou deux — ni sur quelle nouvelle Capitale il débouchera !... En attendant, tandis que les Kinois s'inventent une vie et des techniques urbaines neuves, les maîtres des pouvoirs montrent plus d'énergie à s'enrichir qu'à gérer l'économie de la cité. Et comme un bonheur n'arrive jamais seul, le capital international, qui a encore des intérêts au Zaïre, impose la rigueur financière, par le truchement du F.M.I., dont on sait ce qu'elle signifie pour le peuple, et surtout celui de la Capitale... Or, si on sait tout ce qui se passe à Kinshasa, car on se parle beaucoup dans les « cités », et le soir, dans les « extensions », on se murmure entre amis, entre frères, les événements du jour, l'opinion publique n'existe pas et l'hégémonie d'une poignée de privilégiés maintient cette très grande ville d'Afrique équatoriale sous pression. Des forces obscures, pulsions de mort et de vie, s'apprêtent dans le secret des grandes mutations sociales où se forge une population urbaine qui ignore encore sa puissance... Nul ne peut dire ce qu'il adviendra demain de cette ville en suspens entre un passé colonial, initiateur du phénomène urbain, et un futur bantou qui se cherche des expressions, sociales, culturelles et citadines, nouvelles, en rêvant d'une authenticité proclamée mais dépourvue encore des indispensables mythes fondateurs... ■

René de Maximy

buses and taxi-buses, or on "fula-fulas" that zigzag madly through the sandy north-south avenues and sometimes become bogged down. And the downtown area keeps the appearance of an active business centre, the large paved boulevards and avenues, illuminated at night, along which considerable traffic flows. But this capacity to move so rapidly is the privilege of the rich. Most people travel mainly foot in Kinshasa, they "tamboulent" (walk), they "piétonnent" (wait) at the intersections waiting for their turn to cross, their steps measuring the web that they weave around the city, hundreds of thousands of stories founded on family, work or traditions. They live outdoors, on their "parcelle" (lots), in thin streets, in their neighborhood. Slowly they appropriate the use of city space. That is how the villagers from the river, from the savanna or from the forest, become city dwellers, changelings absorbed by everyday problems of survival yet, dreaming wild hopes for the upcoming generation: more than half the population has not yet reached the age of twenty.

And what about the rulers of the city? The administration? What do they do? Can the results be seen? Most certainly the activities of the BEAU (Bureau d'Études d'Aménagement et d'Urbanisme) are not negligible, (they will be discussed in the last part of this dossier); but it would seem that the administration of the city is not the government's main concern. That is why, since 1960, after periods of relative affluence alternating with periods of misery, born with dignity, the Kinois do their best to stay alive, to become used to the new situation of being unprotected changelings in a confusing city. An initiatory period of unpredictable length, — a generation or two — leading to another new capital. Meanwhile, as the Kinois invent a new life and new techniques for city dwelling, those in charge of the urban administration spend more energy in making a fortune than in managing the city's economy. And since good things come in pairs, international capital which is still invested in Zaïre has used the IMF to impose financial restrictions, and we know what this means for the people and especially for those in the city. However, if everything that happens in Kinshasa is Known, for they talk a great deal in the "cités", and in the evening in the "extensions", the news of the day is passed on to friends, to brothers. Public opinion doesn't exist and the hegemony of the privileged few keeps this great city of equatorial Africa under control.

Obscure forces, the pulse of life and death, secretly prepare great social changes, where an urban population that ignores its own strength will rise up... No one can predict what will happen tomorrow in this town suspended between a colonial past which brought about the urban phenomenon, while a Bantu futur searches for a new social, cultural and urban forms of expression, dreaming of declared authenticity but lacking the indispensable founding myths. ■

René de Maximy



Le grand marché de Ndjili. Comme en de très nombreuses villes d'Afrique, les femmes tiennent le marché de détail.

CITÉS AFRICAINES AFRICAN CITIES



DOSSIER : KINSHASA

N° 3 avril — juillet 1985
prix : France 50 F. — zone CFA : 2 500
ISSN 0764 — 2636

B24071